

Ghislain COTTON



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par un collectif

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Ghislain Cotton fait partie de ces écrivains qui ont une renommée plus large dans leur métier de presse que dans leur métier d'auteur. Journaliste indépendant, puis attaché au *Vif/L'Express* (Bruxelles), il était l'homme qui avait osé fonder et animer un *Journal des Livres*, où il annonçait de manière aussi exhaustive tout ce qui se publiait en Belgique, ajoutant à la liste quelques pages «dossiers» et des critiques littéraires.

Il est sans doute aussi l'un des journalistes-critiques littéraires les plus prisés du royaume, ses papiers faisant autorité.

Quoi d'étonnant dès lors que la plume l'ait démangé, et que l'un des meilleurs éditeurs du moment, Jacques Antoine, ait publié son premier roman (*Za*) en 1989? Il a fallu attendre 1995 pour voir paraître le second ouvrage de création de Cotton, qui vient, fin 2001, de publier son quatrième, se plaçant ainsi au cénacle des romanciers.

Biographie

Né le 29 avril 1937.

Marié (1 x), père (3 x), grand-père (3 x, etc.).

Au terme d'études gréco-latines tumultueuses et d'un farniente universitaire sans lendemain, a suivi les cours de la Maison de la Presse à Bruxelles, puis conquis les improbables galons de caporal-dactylo dans la réserve, bien qu'aujourd'hui encore, il ne tape qu'à deux doigts.

Journaliste depuis 1960, a assuré diverses rubriques (chronique judiciaire pendant 10 ans, grand reportage, critique littéraire, etc.) au quotidien *La Cité* et dans les hebdomadaires *Spécial* et *Pourquoi Pas ?* où il a notamment exercé les fonctions de rédacteur en chef adjoint. Chroniqueur littéraire au *Vif/L'Express* depuis 1989. Fondateur en 1981, de la revue bibliographique *Le Journal des Livres* (qui, durant plusieurs années, a rendu compte de l'activité tous azimuts des écrivains et éditeurs de Belgique avant de mourir, faute de moyens). Prix Ex Libris 1997, décerné par l'Association des Éditeurs belges de la Communauté française.

Depuis 1995, s'est établi avec bonheur en Famenne luxembourgeoise où il jouit d'une retraite de moins en moins anticipée, tout en poursuivant ses activités journalistiques et littéraires.

Bibliographie

- ***Za***, roman, Éd. Jacques Antoine, coll. *Écrits du Nord*, Bruxelles, 1983.
- ***Les larmes d'Orbac***, Éd. L'Âge d'Homme, coll. *Contemporains*, Lausanne-Paris, 1995.
- ***Korpanoff***, Éd. L'Âge d'Homme, coll. *Contemporains*, Lausanne-Paris, 1999.
- ***La Muse du Café Rose***, Éd. L'Âge d'Homme, coll. *Contemporains*, Lausanne-Paris, 2001.

Choix de textes

En restaurant Harold, Théo a rejeté le véritable auteur de ses jours dans une fiction que sa mère va lui détailler comme on raconte un roman que l'on vient de refermer.

Le lendemain, Mado se sent nettement mieux et décide de se lever. On peut supposer, devant son exubérance retrouvée, que le geste de Théo n'est pas étranger à cette amélioration subite. Elle froufroute dans un ample peignoir bleu ciel devant son chevalet qu'elle piquette d'un pinceau un peu précieux. Mado ne peint que des fleurs et elle n'a pas tort de se moquer elle-même d'un manque de talent et d'un académisme dont l'indigence contraste curieusement avec sa nature.

Elle s'est risquée un jour à faire le portrait de Théo dont la longue patience méritait mieux. Elle s'est écriée :

— Tu as l'air d'une bouteille!

Et elle a crevé la toile avec le manche de son pinceau. (Ce qui devait donner à cette mine pitoyable une crédibilité de saint Sébastien.)

Ce jour-là, elle peint un bouquet d'anémones. Ses reculs et des mires silencieuses paraissent mieux ajuster ce qu'elle dit que ce qu'elle peint.

Elle parle de la première guerre. Du grand-père qui est mort juste avant. Ronette et Mado vivent seules à Bruxelles, dans leur maison de l'avenue Louise. À trente ans, Mado est une jeune femme instruite et indépendante qui a subi avec une indisciplinable dilettante des cours peu nourriciers. Elle fait partie de cercles intellectuels et artistiques très fermés et décoit avec persévérance les avances d'un bon nombre de fils de grands bourgeois qu'elle juge sommaires ou lourdauds. Cette farouche indépendance désole un peu Ronette qui rêve d'accabler des petits-enfants de ses tendresses tout en convenant que son expérience n'encourage pas à faire confiance aux hommes.

Un jour d'octobre 1916, un officier allemand se présente chez elle. Ronette se trouve pour quelques jours chez une sœur de son mari et c'est Mado qui le reçoit. Le but de cette visite : reconnaître la maison que l'autorité allemande envisage de réquisitionner au cas où elle

conviendrait à l'installation d'un de ses services. Mado résiste à la première bouffée de fureur et à la tentation de le jeter à la porte. Elle craint qu'une réaction trop vive ne condamne la maison à coup sûr. Elle décide de temporiser et fait asseoir l'officier au salon. Et puis, elle s'efforce de le convaincre que le bâtiment se prête très mal au but qu'on lui destine.

Il l'écoute poliment pendant tout ce temps où elle se perd avec assurance dans des pièces mal agencées, trop hautes ou trop sombres, des couloirs impraticables, des escaliers trop raides et trop étroits, des surfaces perdues, des caves humides, des réduits incommodes, des greniers venteux, des installations déficientes...

Au terme de ce calamiteux inventaire, l'officier sourit et s'étonne :

— Comment a-t-on pu faire, dans mon pays, une si bonne réputation aux architectes belges ?

Alors Mado éclate de rire. À ce moment précis, elle perçoit avec une grande netteté que leur rapport, si tenu qu'il soit, a glissé du plan des relations ordinaires au plan supérieur du jeu. (À Théo, elle parle longuement de ce plan supérieur, de ce « passage au sacré » qui détruit les contingences, comme une partie d'échecs – l'allusion n'est pas gratuite – rétablit pour un temps les partenaires dans une pureté originelle.)

(in **Za**, pp. 22-23)

Fatiguée de n'être pas entendue, la Scoute jugea que Gergovie devenait approchable et gagna à son tour le comptoir. Depuis que la brûlure de la gifle s'était atténuée, Saisi était aux prises avec un sentiment difficile. Il se répétait « vieille salope ! » sur un rythme de litanie tout en développant la contradiction en arrière-plan. Il répondait ainsi avec équité, quoique inconsciemment, au rapport ambigu entre la générosité dont Gergovie avait fait preuve à son égard et les mobiles qui l'avaient poussée. En fait, il se faisait des reproches. Cela relevait d'un sens plus tactique que moral bien que ce fût sans calcul. Il avait commis une erreur grave vis-à-vis de la seule personne qui lui eût jamais

manifesté quelque attention. L'erreur, il y a un certain temps qu'il la pressentait et en éprouvait de l'angoisse. La gravité, il la mesurait à l'ampleur des réactions de Gergovie. Il se retrouvait aussi perplexe que lorsque son père, sa seule famille, s'était débarrassé de lui. (À cause de sa voix. Déjà. Cette voix mal chevillée, totalement impropre à la vente de vaisselle à la criée sur les marchés et qui, en plus de l'accent, avait donné au mot « barman » toute sa force de dérision).

Saisi croisa le regard de Quersan qui haussa les sourcils. Le geste exprimait un effroi comique qui démentait toute participation à cette lourde dramaturgie. Quersan était certainement la seule personne présente à qui Saisi aurait consenti à se confier en cet instant. Non qu'il partageât avec lui la moindre intimité. Mais Quersan était un « intellectuel ». Et Saisi sentait, avec une hautaine modestie, que seul un intellectuel aurait pu démêler avec impartialité l'écheveau de ses sentiments contradictoires. Et établir, au-delà, une innocence qu'il n'avait aucun moyen de se prouver à lui-même.

Il se rappelait le moment précis où, sur son lit d'hôpital, il était sorti de l'inconscience. Dans un décor d'une fluidité superbement étrangère à son ordinaire. Il avait essayé d'appeler.

Comme aucun son ne sortait de sa gorge, et qu'il il essayait encore et de plus en plus frénétiquement, il avait cru d'abord qu'il étouffait. Son geste de panique avait balayé la table de chevet. Une infirmière était arrivée et lui avait raconté l'accident dont il ne se rappelait rien.

Le lendemain, il avait vu Gergovie entrer dans la chambre. Si la perte de sa voix l'avait terrorisé pendant les premières heures, il en avait pris son parti d'autant plus vite qu'elle semblait coïncider avec l'intérêt nouveau qu'on lui prêtait. Il avait découvert ensuite un autre confort. Celui de n'avoir pas à répondre. L'idée s'installa en lui, informe mais puissante, qu'il devait précisément les séquences calamiteuses de sa vie antérieure à son inaptitude à donner la réplique que l'on attendait de lui. En servant ses intérêts, son mutisme développait en lui les espèces inattendues de la sagesse. Pas celle des bons enfants. Celle des philosophes. Cela se traduisait fort simplement à son niveau de

conscience : on lui fichait enfin la paix. Tout, ensuite, avait été très facile et il avait eu assez de bon sens pour apprécier la modicité du prix dont il payait cette paix nouvelle au sein du cocon gergovien. Et que pouvait faire un muet dans toute autre vie qui, elle, aurait exigé des réponses ?

(in *Les larmes d'Orbac*, pp. 40-41)

Le lendemain, elle apprenait par le journal («Un anniversaire mouvementé pour le directeur de Paraphe»), que Schubert et Grouse, compromis dans une affaire de trafic d'œuvres d'art, avaient été entendus dans la soirée par l'autorité judiciaire et que Grouse avait été mis sous les verrous. Le délit concernait une statuette précolombienne, une tête humaine en céramique provenant des trésors d'Esmeraldas (Équateur) qui, avec la complicité d'un agent local avait été dérobée dans les réserves du musée de Quito et expédiée en Europe dans un colis censé contenir des poupées artisanales. Le journal publiait aussi un document d'archives fourni par la police équatorienne et qui reproduisait (assez médiocrement) la pièce disparue.

Très rapidement, Schubert avait été mis hors de cause. Grouse, passé à des aveux complets avait agi avec un inconnu, vraisemblablement un Équatorien, qui l'avait largement rétribué pour ce «service» et dont on avait perdu la trace. Selon Grouse, cet homme qui parlait avec un accent sud-américain très prononcé était venu le voir dans son dépôt pour lui proposer la combine de substitution. Le fournisseur d'Exotica à Quito, un certain Moreno, était prêt à agir et il suffisait dès lors de réceptionner le colis que Grouse remettrait ensuite à son visiteur. Celui-ci tout en lui promettant une forte somme avait agité de vagues mais inquiétantes menaces au cas où l'affaire ne se ferait pas. Il disait s'appeler Perez mais c'était à coup sûr un nom d'emprunt et, plus tard, Grouse n'avait donc pu fournir de lui qu'une simple description sans grande utilité pour les enquêteurs. À ceux-ci, Grouse devait avouer avoir accepté le marché parce qu'il se sentait en danger et aussi parce qu'il avait à ce moment de gros besoins d'argent. De leur côté, les autorités équatoriennes qui

jugeaient très sévèrement cette évasion de leur patrimoine artistique déjà amplement pillé par les musées d'Europe ne cachait pas leur dépit du fait que la statuette n'avait pu être récupérée. Elles prétendaient par ailleurs, sur foi du témoignage de Moreno dont l'arrestation à Quito avait déclenché les poursuites, que Grouse, en fait, avait tout manigancé dès le départ. Celui-ci avait démenti avec la plus grande énergie, faisant valoir que cette accusation ne visait qu'à protéger les complices de Moreno.

Jugé à Bruxelles après trois mois de détention préventive, Grouse avait été condamné à deux ans de prison fermes et à une forte amende. La presse avait considéré comme sévère cette peine tenue pour «étonnamment indulgente» par l'ambassade d'Équateur.

Après l'échec de sa lettre, Sève avait voulu chasser Jean Grouse de son esprit et y avait plus ou moins réussi tout en se disant qu'accepter sans plus la perte de sa boucle d'oreille revenait à consentir ce cadeau au souvenir d'un soir plus encore qu'à celui d'un homme. Mais quand elle avait reçu le bijou accompagné du message, tout s'était passé comme si l'existence de Grouse redémarrait après arrêt sur une image devenue floue. Comme si le «songe» reprenait au moment précis où Schubert avait livré le «Vieux crocodile» à Puck qui entendait à nouveau le rire de Bottom.

Sève, finalement, s'était levée pour partir et Schubert l'accompagnait vers la porte, une main sur son épaule :

— Bien entendu, si jamais il me revient une information quelconque sur Grouse, je vous tiendrai au courant. J'aime trop votre bonheur pour lui préférer mes regrets. Ou même ma jalousie. Cela dit, verriez-vous un inconvénient à ce que nous dînions ensemble l'une ou l'autre fois ? Sans basse-cour et sans arrière-pensée... Comme des anciens combattants faute de pouvoir jamais être de vieux amants. Je ne vous choque pas au moins ?

— Mais non, vous aimez trop les mots pour qu'on vous en prive. D'accord pour les anciens combattants, Schubert, et pour la paix des braves.

— *Pour l'heure, je vous verrais plus inquiète d'un soldat inconnu, mais j'y repense tout à coup, que diable voulait-il dire avec cette histoire de dessous de table? Et cette parenthèse, c'est assez singulier.*

(in *Korpanoff*, pp. 34-35)

Comment es-tu tombé dans ce piège? Ne sois pas stupide! À quel piège de Noa t'efforcerais tu d'échapper? Sans doute, dans un de tes romans, aurais-tu modulé plus savamment la sujétion du héros à cette image péremptoire de Noa. Comment définir autrement ce glissement aussitôt consenti - et que tu pouvais bien appeler curiosité - dans le vide aspirant de son passage au Monico? Avait-elle d'emblée deviné que tu n'étais pas de taille, vanité comprise, à lutter contre l'autorité d'une loi physique?

Curieuse, cette idée de la vengeance... Elle ne t'avait pas effleuré avant que tu ne pénètres dans cette chambre. Et ce n'est plus le visage de Noa qu'elle porte maintenant. Ni même celui de ton père qui t'apparaît une fois encore.

Le soir de sa mort, tu t'es approché du lit pour regarder de plus près ce visage figé qui avait pris, en se creusant, un air singulièrement calculateur, quand un objet petit et fort brillant – peut-être une pierre précieuse – a attiré ton regard au pied de la table de chevet. Alors que tu te baissais pour le ramasser, la tête du mort s'est tournée vers toi et ses mains se sont nouées à ton cou. Ses traits reflétaient une extraordinaire méchanceté tandis qu'il essayait de t'étrangler en précipitant ses râles de cardiaque. Tu t'es réveillé de ce cauchemar, mais ton père était bien là et pour rien au monde tu n'aurais pu reprendre ta veillée.

De quoi Sauge aurait-il à se venger?

Une main difforme et baguée apaise les cris des deux jeunes garçons qui se disputent un vieux canif trouvé dans le jardin : tu viens de découvrir sur la commode la photo de Myri dans un minuscule cadre d'étain. Noa a-t-elle connu Myri? Noa que ta visite n'a pas surprise. Évidemment.

Tu viens d'éteindre la lumière et de débusquer par dessus les feuillages du jardin, une campagne grise, sourdement phosphorescente. De ce côté de la maison, la hache a taillé court dans les clichés. Des prairies bornées de saules têtards investis de l'agressive passivité des idiots. Une ferme au loin. Le contre-champ laborieux des «processions de peupliers qui escortent le canal en courbant le dos au vent du large». Cet extrait du guide touristique de l'hôtel t'a lâché à deux kilomètres d'ici. La «feuille de route» du juge («enchanté de t'entendre mais affreusement pressé par une urgence») était d'une intraitable précision. Chaque bifurcation signalée d'une voix de stratège - lointaine et curieusement allègre - s'illustrait dans le vide métallique du téléphone d'un doigt impérieux et lesté d'or.

Tu te méfies des bagues et des troubles investitures qu'elles figurent. Celle qu'un jour tu avais offerte à Corinne, coïncé par l'échéance d'un rendez-vous d'anniversaire, accablait son annulaire d'une aura de possession proprement exaspérante. (Ce clin d'œil luxueux et trivial au doigt de la femme que l'on aime peut-être, quand elle rompt son pain ou ébauche une caresse!) Même les bagues de Myri ourdissaient pour toi, dans l'éclat de leurs pierres colorées, la grandiloquence de l'exil. Celle-là surtout – argent et améthyste – que tu n'as reconnue que lorsque Noa l'a fait tourner autour de son doigt. Justement à ce moment-là... Quant au livre, il était là, en effet. Un recueil d'Horace que tu as reconnu sans peine, avec sa reliure en cuir rouge, encadrée d'un filet d'or qui dessine des roses aux quatre coins.

(in *La Muse du Café Rose*, pp. 66-67)

La presse

ZA (Ghislain COTTON)

Le titre est bref, le roman aussi, mais très dense, crépitant de confidences à la fois chuchotées et fulgurantes, de souvenirs ramenés à jour par un drame énigmatique, de paroles, de dialogues ayant l'impact inimitable de la vérité.

Nous sommes conduits par des chemins sinueux dans l'échec de Théo, dans l'acte qui l'a conduit sur le banc des accusés, dans son amour sourdement tragique, son désarroi, ses émerveillements, ses nostalgies. Ce roman, début tardif d'un auteur de très grand talent, a été visiblement mûri par des années de rêve, de méditation, de voyage intérieur. L'expérience de chroniqueur judiciaire de Ghislain Cotton lui a fourni l'élément extérieur, l'événement, la déchirure qui a libéré tout un monde de hantises, de piété enfantine, de nostalgie amoureuse, de douceur, de remords, de violences.

Nous ne retrouvons pas toujours le fil narratif de ce texte extraordinairement riche, écrit dans une langue superbe, émouvante. Rencontres, malentendus de la vie, impostures de la société à l'égard des êtres désarmés : la substance suffit à faire de ce récit labyrinthe un très beau livre.

Qu'est-ce qui le fait «tenir ensemble?». Cette chose inimitable à laquelle ne parviennent jamais ceux qui sont seulement habiles : le ton. Le ton est celui de l'aveu, de la joie muette, du désarroi. Et, au-delà, une sorte d'humour, et un mépris des personnages en toge qui piétinent gravement l'humain.

On n'oublie pas ce livre, parfois ardu, qui révèle un authentique et bouleversant écrivain.

Frédéric KIESEL, in *Actuel*, Bruxelles, février 1984.

Ghislain Cotton pique l'illusion au vif

Qui lit *Le Vit/L'Express* connaît le blanc collier de barbe de Ghislain Cotton, chroniqueur littéraire. Désormais privé de la pipe qui lui donnait un air de sage oriental, il sourit chaque semaine dans ce magazine belge, en haut de la page qu'il consacre à la littérature. Moins nombreux sont sans doute ceux qui savent que ce journaliste est aussi écrivain.

Après *Za* et *Les larmes d'Orbac*, il livre *Korpanoff* à notre curiosité. Romantique et policier, philosophique et voyageur, politique et moqueur, ce troisième roman nargue le prévisible d'une plume aux accents classiques. Tout commence dans le monde des lettres et de la presse.

Ayant démissionné du poste envié qu'elle occupait dans un quotidien incisif, Severa Carlsen joue les complices d'une vieille dame indigne, dinosaure des lettres belges. L'ambiance est aux méchancetés élégantes et aux vérités toutes crues. Mais la belle Severa a le cœur ailleurs. Ses pensées trottent du côté de l'énigmatique Jean Grouse.

Rencontré dans une blafarde soirée mondaine, l'homme lui a filé entre les doigts pour une sombre histoire de trafic d'antiquités... Suivant ses personnages dans leur quête d'eux-mêmes, Ghislain Cotton ouvre les trappes des identités. Il sème son roman de clins d'œil aux auteurs qui lui sont chers. Les œuvres et personnages de Jules Verne, de Conrad, de Melville, de Stevenson, de Kipling ou de Shakespeare s'intègrent à son histoire avec la discrétion des allusions complices.

L'auteur nous mène en Inde, dans une archétypale île des Maldives, aux frontières du bien et du mal. Il s'amuse aussi à prendre la Belgique dans ses lignes – de Spilliaert à la Villa lorraine. Piquant et tendre «*Korpanoff*» a de la culture, mais n'oublie pas de parler au cœur. Il met le règne de l'unique à mal. Vaut le voyage.

ON NE RIT JAMAIS ASSEZ

Le thème des Larmes d'Orbac ne serait-il pas le malin plaisir ?

Ce malin plaisir qui pousse Quersan le chroniqueur judiciaire à ce dissimuler derrière son savoir-faire, à tromper son monde par «de fausses indignations et une fausse vertu», à glisser un mot compliqué dans chaque article pour renvoyer le lecteur à son dictionnaire. Celui qui pousse un fonctionnaire européen à commettre un acte de potache, parfaitement gratuit et absurde ou qui invite la femme du correcteur du journal de Quersan, la belle Héléna tout droit sortie d'un Delacroix, à courir, nue sous sa robe...

Paul Quersan, généralement désigné par ses initiales Pécu (ce qui indique assez clairement qu'il pisse de la copie...), est un cow-boy solitaire, un Bruxellois indigné de la banalisation de sa ville hissée, à grands coups de bulldozer, au rang de capitale européenne et parlementaire. Sa sensibilité a heureusement préservé ses antennes, il sait lui que sous les tunnels serpente le vrai mystère d'une cité ghelderodienne, un monde de science-fiction à la Jean Ray, un surréalisme bon enfant, une invitation permanente à la gourmandise buissonnière, qui doublent les évidences les plus plates. Il sait que la vie ne vaut que pour ses portes dérobées, entrouvertes sur des plaisirs imaginatifs et sans complexes. Le bonheur n'a rien à voir avec la révélation, il ne nous est pas donné mais se chaparde par effraction, avec consentement mutuel.

L'érotisme de la bienséance

C'est donc par effraction, et avec notre complicité, que Ghislain Cotton nous emmène dans une invraisemblable histoire policière, qui bien évidemment, comme dans les articles de Quersan, sert d'appât, de révélateur au vrai livre. Ce roman libre, superbement écrit, d'une rare élégance sans cuistrerie (comme dirait le chroniqueur Ghislain Cotton), est d'une grande pudeur, car sous la formule heureuse se dissimule la vérité fragile, tapie en petite tenue. Dans la chanson de Brassens, une aimable fessée attendait la

veuve impudente qui, sous la moustache en tablier de sapeur, soupçonnait un coquet bec de lièvre. De la même manière, Ghislain Cotton nous administre son roman; avec jubilation, ironie, et avec la malice d'un gamin se sachant inattaquable, car définitivement vacciné contre l'hypocrisie ou le châtement. Quel pourrait-il bien être ? Il s'amuse donc à débusquer les vérités premières, les vraies bonnes idées et les fausses trouvailles, à peu près au rythme où Quersan entre et sort du lit de jeunes dames. Des êtres pleins et déliés au naturel et à la santé des plus enviabiles, de quoi faire rêver le lecteur. N'est-ce pas précisément le rôle du roman ?

Pour nous, le vrai sujet du livre est celui des fantasmes, seules règles du jeu ici-bas, ce jeu des miroirs et des alcôves. Le reste n'est qu'imposture menée plus ou moins savamment. Et Ghislain Cotton de faire la courte échelle à ses merveilleux personnages pour les aider à faire le mur, à quitter les affaires européennes, à délaisser le lupanar, le couvent, le lit conjugal...

Rarement on aura vu d'aussi beaux personnages de femmes, dotés en outre de noms savoureux. Passé la surprise de découvrir une Horta, on tombe sur une Gergovie, «triple reniement d'un nom contracté dans un bordel de Clermont-Ferrand et qui évoquait fatalement, quelque fût l'intention du baptiste, la victoire précaire de Vercingétorix sur les troupes de César». On croise aussi une Scoute qui «n'associait aux iguanodons que le souvenir sans images d'un terrible besoin de faire pipi, qui, faute de pouvoir s'exprimer, avait inondé le champs de sa consciencø Il y a encore cette Wilma, traductrice extra-lucide qui découvre que Stein, son philosophe autrichien de prédilection, n'est qu'un planqué de plus. Quant à sœur Angèle de la Visitation, elle abrite habilement sous la cornette l'auteur soi-même ! Cette nonnette défroquée fut un jour touchée par la grâce de l'amour : «c'est bien de ce bois-là qu'il faut se chauffer», déclare-t-elle sur un ton de hussard.

«Sans clichés et sans trop de délicatesse.

Parce qu'il est le contraire de l'homme et le motif de sa peur.

Parce qu'il déraisonne.

Parce qu'il est le contraire du verbe.

D'où notre empressement à le dénaturer, à le «sublimier», à en tresser de grandes phrases que nous prenons pour de grands sentiments...»

Ghislain Cotton s'accorde encore la liberté d'émailler quelques autres convenances, celle qui consiste par exemple à s'extasier sur le neuf (essais anémiques ou art conceptuel) ou celle qui invite les lecteurs de magazines à prendre des vessies pour des lanternes. Et histoire de nous initier au malin plaisir du détournement salutaire. L'auteur nous révèle que les seuls dieux à vénérer sont ceux nés de la conjugaison de libations et de l'imagination, tel cet Orbac, Dieu rieur polynésien né de la contraction de deux noms de bières belges.

Sophie CREUZ, in *L'Écho*, 9 mai 1995.

Sur les traces de l'insaisissable Korpanoff

Vue depuis l'observatoire des peurs et des désirs qui constituent le moi, l'existence humaine s'apparente à un cruel miroir aux alouettes. Les choses ne sont jamais ce qu'elles ont l'air d'être et le prix à payer pour les inévitables dévoilements successifs du réel se règle cash, en pleurs et en grincements de dents. Cela semble constituer en tout cas le credo de Ghislain Cotton, actuellement critique littéraire au *Vif/L'Express* qui pratique le roman à dose homéopathique. ***Korpanoff*** est son troisième livre en seize ans.

Amateur d'intrigues byzantines, il s'est surpassé cette fois dans une histoire menée avec une rare maestria, de manière à la fois rigoureuse et ludique. C'est peu de dire qu'il manipule avec brio ses personnages et ses lecteurs – n'est-ce pas l'essence même de l'art romanesque? –, tant les révélations succèdent aux coups de théâtre, avec des retournements dignes du ***Quatuor d'Alexandrie*** de Lawrence Durrell ou du ***Troisième homme*** de Graham Greene, auxquels ce roman fait parfois songer de manière allusive.

Types singuliers et banals

Ce plaisir narratif ne se satisfait pourtant pas de ses seuls jeux formels. Ghislain Cotton a mis son remarquable sens de l'observation et son art du portrait ramassé au service d'une galerie humaine composée de ces types à la fois «*singuliers et banals*» qu'il affectionne. Sous couvert d'un humour qui s'apparente à une vraie distanciation, il nous présente une jeune femme, Severa Carlsen, ex-étudiante en histoire de l'art gravitant en électron libre entre Schubert, «*dandy largement médiatisé (qui) s'était offert un journal à son image : mince, éclectique, informé, cultivé, féroce et mondain*», l'adorable vieille Bolot, «*dinosaure des lettres belges*» en passe d'entrer à l'Académie, et un aventurier énigmatique aussi insaisissable que le vent sur lequel il semble voyager en permanence.

Entre absurde, cruauté et ironie tendre, l'initiation de la jeune femme promène le lecteur jusqu'en Inde. Pourtant, le centre de son propre mandala, ce n'est pas au cours de cette exotique excursion qu'elle le trouvera...

La lecture de ***Korpanoff*** procure un réel plaisir de l'esprit et des sens dans lequel on s'amuse d'avoir été berné. Naviguant sans cesse entre tentation mystique et scepticisme, la plume alerte de Ghislain Cotton – qui ne se refuse pas de temps à autre un plaisir de mandarin dans le jeu avec la langue – nous rappelle que chacun poursuit inlassablement sa chimère, ce qui fait de nous des solitaires pris dans un mouvement de foule.

Un seul regret, que son livre s'arrête aussi vite. En matière romanesque, ce reproche-là vaut infiniment mieux que son contraire.

Philip TIRARD, in *La Libre Culture*
(*La Libre Belgique*), 7 avril 1999.

Ghislain Cotton, débutant tardif

Ils ne sont pas si nombreux, les écrivains qui publient leur premier livre à quarante-six ans. Il y a ceux qui sont devenus célèbres dans des domaines étrangers à la littérature, et qui éprouvent le besoin subit de voir

leur nom sur la couverture d'un roman. Il y a ceux qui ont nourri longtemps une œuvre potentielle avant d'en lâcher le premier morceau. Il y a ceux aussi – et Ghislain Cotton semble en faire partie – que les circonstances ont empêché longtemps d'écrire et de publier.

— *J'ai toujours eu envie d'écrire. Et bien sûr il y a eu les petites choses qu'on fait toujours à l'adolescence, mais dont il ne vaut pas la peine de parler. Ensuite, j'ai fait du journalisme actif pendant vingt ans, et cela ne me permettait pas de m'attacher à un sujet.*

Pourtant, le sujet de *Za*, il l'avoue est assez ancien, et plusieurs fois il avait voulu commencer à s'en occuper. Ce n'est qu'en 1975 qu'il a vraiment plongé dans l'écriture, pour deux ans.

Si on suit la chronologie en partant en 1975, en y ajoutant deux ans de travail, on n'arrive jamais qu'en 1977. C'est-à-dire que, si *Za* a mis longtemps pour devenir un roman, il lui a fallu encore six de plus pour devenir un ouvrage «en vente dans toutes les bonnes librairies». Ghislain Cotton parle évasivement des «aléas de l'édition». On comprend qu'il n'a peut-être pas insisté beaucoup. Car il n'est pas très porté à parler de ce qu'il a écrit, et la distance lui donne de bonnes raisons d'être imprécis.

— *C'est un livre que je ne renie pas du tout, mais dont je me sens maintenant éloigné. Je ne l'écrirais plus aujourd'hui. Je m'y suis déchargé un peu en pagaille d'un certain nombre de choses qui constituaient un univers, un environnement culturel-religieux.*

Za est le personnage qui donne le titre au livre, mais c'est un trompel'œil. Cette femme dont Théo, le narrateur, sait bien peu de choses, est surtout remarquable par la qualité de son absence, de son silence. Ce qui oblige, devant elle, à retrouver l'essentiel.

— *Za est un personnage catalyseur de Théo. Mon propos était de partir de quelqu'un qui, au début de sa vie d'adulte, la considérait comme un jeu qu'il pouvait dominer. Cette spirale du jeu s'orientait vers le refus de tout, Za étant en quelque sorte l'inspiratrice de ce refus. Ensuite, il constate qu'il est joué par quelque chose. Ce n'est pas une théorie, c'est l'évolution d'un fantasme. Tout change quand s'ouvre pour lui le monde imaginaire des maîtres du jeu dont il est l'objet.*

Le créateur, cet escroc

Quand les réticences de Ghislain Cotton à parler de son livre finissent par s'effacer, il accepte d'entrouvrir les portes les plus secrètes de son roman.

— *L'idée essentielle du livre, on la trouve dans certaines anciennes religions, notamment en Iran. C'est l'idée que le créateur est un escroc. Tout se joue pour le personnage comme pour les chevaux de course : ils ne savent pas qu'ils appartiennent à un jeu, ils courent vraiment...*

Jeu encore, la construction du roman, lorsque le lecteur qui y pénètre tente de reconstruire les faits dans un ordre chronologique. Car celui-ci est brisé par l'utilisation de deux procédés imbriqués : une lettre que Théo écrit à Léontine, une amie d'enfance, et dans laquelle il rend compte de sa vie aussi objectivement que possible ; et une dérive plus fantasmagique qui complète la vision de la réalité dans une écriture qu'on a envie de qualifier de «préciosité familière» tant elle semble naturellement recherchée.

Cette écriture, cette construction, font que **Za** est à mille lieues de certains «romans de journalistes» – et cela même si son expérience de chroniqueur judiciaire y a été utilisée. Ghislain Cotton y apparaît comme un véritable écrivain attentif au mot et aux mécanismes du récit – sous un certain angle, **Za** est presque une intrigue policière – et on ne peut pas croire qu'il s'agit là d'un livre unique.

— *Il y a un autre manuscrit terminé, **La Muse du Café Rose**, mais il y a eu aussi l'aventure du *Journal des livres* qui m'a conduit à ne plus rien écrire pour moi pendant un an et demi.*

Cette «revue bibliographique belge», qui s'attache à rendre compte aussi complètement que possible de la vie des lettres belges autant que de celle de l'édition belge est soumise aux conditions difficiles de cette dernière. Cela rend l'entreprise hasardeuse, mais pas désespérée. Entre deux numéros, Ghislain Cotton a quand même pris le temps de commencer un troisième roman. **Za** est, en tout cas, un bien joli début pour une œuvre qu'on lui souhaite de pouvoir mener maintenant plus librement...

La Muse du Café Rose

«Vieux farceur!» serait-on tenté de lancer à Ghislain Cotton, critique littéraire au *Vif/L'Express* et inventeur d'histoires où la subtilité le dispute à l'impertinence. Lui-même ne démarre-t-il pas son dernier livre avec cette formule que se jette à la figure son principal personnage, l'écrivain Frédéric Moisson, qui constate mi-horrifié, mi-amusé qu'il y a du roman partout, même dans la mort d'un ami de jeunesse. Car de Sauge, le compagnon des années insouciantes, devenu architecte à la renommée internationale, il ne reste à présent qu'un cadavre retrouvé sur la plage d'Ostende. Et un mystère. Et un roman à écrire. Ce qu'a fait Cotton, en imaginant une mise en abyme particulièrement réussie. Si *La Muse du Café Rose* se présente sous la forme d'une enquête informelle, où le hasard des rencontres endosse le rôle du limier, c'est surtout à un jeu de miroirs multiples que le lecteur est convié. Moisson, confronté au regard des autres, et surtout au sien, lucide et impitoyable, dresse son propre portrait sans complaisance. Dans cet univers nostalgique, un rien fitzgeraldien, où les masques abondent, l'auteur s'amuse à les arracher d'un geste élégant, triste et moqueur.

Michel Lambert, in *Télé Moustique*, 28 novembre 2001.

Mystère, suspens et sensibilité : voici trois des ingrédients de ce roman d'atmosphère qui, à la suite du suicide d'un ami sur une plage d'Ostende, entraîne l'écrivain Frédéric Moisson sur les traces de Noa, femme étrange, envoûtante, compagne du disparu. Celui-ci, un grand architecte, lui avait enjoint de «*toujours préférer le risque à la médiocrité*». Moisson relit donc sa vie au regard des complicités de collégiens qui les avaient unis.

Une foule de personnages tournent autour de ce trio, les rapprochent et les éloignent de leur vérité, de leur identité. Un jeu de dupes, sur fond de côte belge, que Ghislain Cotton nous raconte avec raffinement, en tirant de la langue française toutes les subtilités qu'elle peut offrir. Jusqu'où Moisson va-t-il accepter ce miroir que lui tendent, par delà la mort, un ami d'enfance et, par delà l'amour, celle avec laquelle il va jouer au chat et à la souris? Tout pourrait s'expliquer par une infidélité de plus,

mais « *ce serait trop facile* ».

Avec lui, nous sommes invités à aller voir au-delà des apparences...

Michel Torrekens, in *Le Ligueur* - 9 janvier 2002.

Drôle de vie

Sous l'appellation un brin dérisoire de *La Muse du Café Rose*, titre d'un roman dans le roman, Ghislain Cotton tricote une fois de plus à l'intention de ses lecteurs une intrigue tordue aux apparences échevelées. Se méfier de cet écrivain belge dont la plume scintillante et perverse semble par moments se perdre en digressions mondaines. Ses précédents récits témoignaient déjà d'un esprit ludique et romantique, un romantisme parfaitement intégré dans l'ère atomique. Avec ce nouveau roman, il grimpe d'un degré l'échelle du babillage destiné à dissimuler aussi longtemps que possible l'essence du livre : une lucidité empreinte de mélancolie. Amour, amitié, engagement politico-philosophique, éthique de vie, tout y est des grands thèmes sur lesquels se tissent les existences. Des leitmotifs éparpillés ici dans une histoire somme toute banale : un noyé rejeté par la mer sur une plage du Nord, un écrivain, une équipe de joyeux lurons, cinéastes débutants, une femme aguichante. Le cadavre se nommait Saul-Eugène Merikarian, dit Sauge, architecte de son état, célibataire endurci. Son vieux copain, Frédéric Moisson, l'écrivain, est happé malgré lui par cette mort inattendue sous le ciel gris-bleu d'Ostende. Des personnages apparaissent au gré des pages, comme échappés d'un chapeau à malice, dont Noa, qui en sait sûrement beaucoup sur la mort de son compagnon, un juge agaçant, un mystérieux terroriste.

« J'ai plus d'estime pour un terroriste que pour l'épicier du coin. Je déteste ce qu'il fait, mais je respecte ce qu'il est. »

Dès que l'écrivain entendra ces mots de son ami, qui détestait la violence, rapportés par un témoin digne de foi, il comprendra que la mort de Sauge n'est pas innocente. Mais Ghislain Cotton n'a pas écrit un polar. Il s'agit plutôt d'une réflexion inscrite dans l'air du temps. Et tandis que se

déroulent en arrière-fond du décor les bobines des jeunes cinéastes, Moisson laisse défiler les images de sa mémoire. Il retrouve l'architecte, leurs frasques, leurs apprentissages, des morceaux de conversations. Ce qui apparaît au bout des pages de ce roman drôle, lucide et triste, c'est la dérision de l'existence. Et plus que tout, la fidélité à son propre idéal, à ses idées. Sous la légèreté du ton, Cotton interroge âprement le lecteur.

Bernadette Richard, 10 mars 2002.